

HYSTÉRIE ET TRAUMA. UN PÈRE PASSE ET MANQUE

Nicole Pépin

Les journées d'études et de congrès nous rassurent par d'abondants rappels théoriques, mais notre pratique interroge le psychanalytique dans la séance d'analyse.

Je continuerai à illustrer l'acte psychanalytique et la résolution du symptôme dans l'hystérie.

Qui sont ces gens que je cite dans mes exposés ? Ils ne sont plus. Ils ne sont plus ceux-là. Ils ne sont plus des personnages modelés par la névrose.

Je ne parle jamais de névroses actuelles. Je ne parle que de névroses dépassées, évoluant, l'analyse aidant, vers des lendemains qui vivent.

Il est intelligent, jeune et beau, mais ne sait pas qu'il est un homme.

Il est né d'une rencontre sans suite de sa mère avec un *étalon*.

Il n'a pas connu son père et ne sait rien de lui. Sa mère ne peut rien en dire.

Elle, n'a pas connu son propre père et n'aime pas les hommes.

Elle vit en couple avec une femme. Le *ménage* est entouré de femmes sans hommes : « Les hommes compliquent tout », c'est ce qu'il a toujours entendu dire autour de lui. Sa grand-mère maternelle était, elle aussi, une femme sans homme.

Son prénom est un prénom composé; composé de deux prénoms à résonance féminine.

Son nom, celui de sa mère, évoque l'absence.

Dès son plus jeune âge, il est timide, craintif et doux : « comme une fille.., sans méchanceté disent les femmes. Elles ajoutent : « dommage... ce n'est pas une fille ». Elles l'appellent « petite créature » ou « jolie petite chose

Son enfance est heureuse. Il dit avoir été « comblé », « dans un cocon féminin ».

Après de toutes ces femmes, il n'est « jamais en trop, mais jamais seul », dit-il.

Pour « être satisfaisant », il travaille bien à l'école.

Au lycée, rien ne va plus. Sans amis, solitaire, il se croit incompris de tous, filles et garçons.

Femmes et hommes le trouvent « bizarre ».

A cette époque commencent des somatisations diverses et nombreuses. Alors, il reste chez sa mère où il y a toujours une femme pour lui « donner des soins ».

Solitaire, il lit beaucoup et se trouve un *père idéal* parmi les grands hommes, les hommes célèbres.

Il s'enferme progressivement dans sa souffrance, dans ses malaises devenus permanents et ne se présente pas aux épreuves du baccalauréat.

Pourtant, il a été remarqué par un camarade de lycée qui le fait parler. L'autre jeune homme, qui a eu à souffrir d'une situation familiale elle aussi difficile à vivre, lui conseille mes « bons soins » (... encore

Il vient. C'est l'été. Il se présente vêtu de beaux vêtements, légèrement transparents.

Il est intelligent, jeune et beau, mais il n'est rien, ni personne.

Il parle facilement et son triste discours précise l'attention apportée par toutes les femmes de son entourage pour favoriser son errance, sa confusion.

« Errance », « confusion », mots qui reviennent encore et insistent dans les séances. Ils laissent entendre une question accentuée par sa tenue vestimentaire très légère.

Ce jeune homme réduit à l'état de « jolie petite chose » dit : « je ne suis qu'une merde »

Aucune parole tierce ne vient éviter le refoulement d'un désir à peine esquissé. Aucun père n'a semé le doute dans un discours féminin qui « l'accable »

Un beau jour d'été, l'excuse d'une chaleur elle aussi accablante - tout devenait de plus en plus accablant pour lui -, il se présente si légèrement vêtu, exhibant ce qu'il avait avec tant d'insistance, qu'une intervention s'impose à moi. En fin de séance, en face à face, après un regard précis, je dis sur le ton d'une remarque anodine : « Je le vois sous le tissu ».

Dès la séance suivante,

«J'en ai une...».

Il n'avait pas tout à fait entendu mon intervention!

La suite de sa phrase, la suite de son discours, la suite de son analyse n'ont pas à être relatées ici. Ça continue...

Ce qui importe, c'est d'explicitier l'effet d'interprétation provoqué dans le transfert, par un regard « constituant » associé à des paroles « constituantes »

Ce face à face révélateur a transformé du négatif en positif, a ouvert une porte vers l'inconscient.

On dit trop souvent qu'une femme hystérique montre ce qu'elle n'a pas. Et l'homme hystérique ?

L'exhibition hystérique pose la question d'une reconnaissance.

Le jeune homme exhibant son pénis derrière la transparence des tissus qui le voilent, attend d'être enfin reconnu comme être sexué.

Il demande qu'un Autre le reconnaisse comme homme.

Les propos ambigus de son entourage ont fonctionné comme autant de traumatismes. Après tous ces détournements de mineur, peut-il se vivre sexué ?

Le refoulement hystérique est provoqué par des réponses éludant la demande.

L'Hystérique ne demande pas que de l'amour. L'invocation au nom de l'amour est la demande de tout le monde. Ce que l'hystérique demande, au-delà de l'amour, c'est la reconnaissance. Les lacunes des souvenirs de l'hystérique sont des trous de mémoire creusés par ce qui a été nié par les autres et par l'Autre privilégié : la mère.

Si le symptôme hystérique est la mise en acte d'un fantasme, ce n'est que du fantasme d'un autre extérieur. Il est la mise en scène, le donné à voir d'un corps qui se cherche au-delà de sa manifestation érotisée.

Il signe une personnalité en souffrance que le traumatisme sexuel, avec ou sans mise en

actes, a annulé.

Que veut la femme... que veut l'hystérique?

La femme et l'hystérique veulent être reconnus dans leur singularité d'être sexués désirants.

Contrairement à ce qui se dit, l'hystérique laisse entendre son désir. Dommage que l'entendeur préfère souvent que cette demande sous-jacente soit déplacée, niée, voire annulée.

Si l'hystérique n'est pas entendu, les symptômes se déplaceront sans arrêt et l'identification au trait du père s'intensifiera dans un effort épuisant et perversissant, pour combler le vide de la chaîne symbolique.

Entendre la demande hystérique au niveau d'une demande d'amour, c'est condamner les analysants à l'errance imaginaire.

Qu'ils soient hommes ou femmes ne change rien à ce tableau.

Dans cet exposé, comme dans celui présenté en Novembre 1984, le traumatisme est actif.

Actif parce que inscrit dans les générations d'un désir familial perversissant et déterminant pour un devenir hystérique.

Ce jeune homme était inacceptable. Ce corps d'homme n'avait pas de représentation dans le réel d'une mère pour laquelle tout homme est forclos.

Seul l'acte analytique qui fait interprétation peut décoder le symptôme.

Que « ça se fasse » reste soumis à la mobilisation du sexuel dans l'amour de transfert du couple analysant-analyste.

Pour éviter la précipitation dans une recherche théorique dont nos analysants feraient les frais, une voie royale s'offre à nous : l'enfance.

L'écoute des enfants et de leurs parents nous laisse entendre ce qui a été déterminant pour que certains d'entre eux deviennent des névrosés.

La résolution psychanalytique des symptômes dans l'enfance a un intérêt sociopolitique en tant que prévention de certaines névroses.

Comment pouvons-nous poursuivre notre questionnement ?

Des cartels, dits constituants eux aussi, sont proposés comme possibilité de réponse. Pourtant, à l'usage et à l'usure, tous ne sont pas constituants. Pour qu'un travail de cartel s'amorce, un effet de *cartellisation* s'avère nécessaire.

J'ai parlé, en Mars, du lien qui s'impose entre Passe et enseignement.

Le même lien se noue entre *cartellisation* et production psychanalytique.

Ce qui importe, c'est de rendre cette *cartellisation* active, ce qui n'implique pas la nécessité de se réunir en cartels.

Une production psychanalytique sera garantie là où un plus fera fonction de plus UN opérationnel.

Connaître nos référents, ceux avec lesquels nous *cartellisons*, devrait nous faciliter l'effet de Passe, ce passage vers la création psychanalytique au-delà de la répétition et de l'emprunt théorique.

Je souhaite par ces exposés sur l'acte psychanalytique au lieu de l'hystérie avoir répondu à quelques questions.

Dans la demande de *contrôle* des jeunes analystes qui viennent me parler de leur pratique, se répète la recherche laborieuse d'une intervention, d'une interprétation qui serait la bonne.

Pour y parvenir la théorie est traquée dans le discours des analysants, sans privilégier

ni l'écoute du dire spécifique à chaque structure, ni l'attention que sollicite la monstration. Pourtant ces repérages indispensables isolent l'individu comme être unique dans sa spécificité.

Les symptômes sont les fleurs du mal déposées sur nos divans, à nous d'en assurer la métamorphose en arbre de vie.

A l'analyste de savoir ce qu'il peut oser, ce à quoi il peut « s'autoriser »